

Ma chère petite maman,

Voici des siècles, il me semble, que je n'ai pris la plume aussi j'espère que tu me pardonneras mon écriture maladroite, hésitante et tremblotante.

Je t'écris depuis la Très Grande Bibliothèque, un des rares endroits où l'on peut encore déambuler au cœur de la Culture, loin de la frénésie du monde moderne (voilà que je parle comme une vieille schnoque !). J'apprécie de m'y promener quelquefois afin d'y découvrir quelques - trop rares - nouveaux textes de jeunes auteurs. J'ai surtout, encore et toujours, le secret espoir d'y retrouver les odeurs d'Avant, ces effluves de papier et carton glacé qui montaient jusqu'à mes narines frémissantes et avides d'histoires inédites. Humm, ce parfum qui s'accroissait à chaque fois que j'ouvrais un ouvrage et tournais les feuilles à la vitesse d'un folioscope pour envisager le nombre de pages de plaisir qu'il allait me procurer. Espoir vain s'il en est car depuis la Grande Pandémie l'endroit ressemble à un bunker froid et aseptisé : dans les rayonnages, les livres de toutes tailles, de toutes couleurs, illustrés et souvent agrémentés en quatrième de couverture de la photo de leur auteur, ont laissé la place à des barrettes numériques, toutes identiques, dont les seuls éléments différenciant sont un titre et un code-barre apparaissant sur leur tranche.

Depuis la Grande Pandémie, en effet, et le réchauffement climatique qui l'a devancée, accompagnée et qui lui a survécu, « *Ils* » ont cessé d'imprimer. C'est le Virus Mutant qui a interdit le premier l'accès à la presse écrite. Il avait envahi nos vies, jusqu'à l'air que nous respirions qui était lourd de ses capsides viciées et meurtrières. Les premiers « ouvrages » (et tu connais mon avis sur cette « littérature » !) à disparaître furent les magazines « *people* ». Ils étaient vecteurs de transmission de la maladie et il était interdit d'en tourner les pages. T'en souviens-tu ? Ils avaient toujours une place de choix dans les salles d'attente des médecins et chez les coiffeurs ! Personne n'osant avouer qu'il avait lu tel magazine de potins, lâchait de temps en temps, avec le regard craintif d'un enfant guettant la désapprobation, un timide mais néanmoins assuré et bravache « *Vous connaissez la dernière ? La Baronne de la Tronche en Biais a quitté son mari pour un acteur de films érotiques ! Je l'ai lu chez mon médecin !* », tout en guettant du coin de l'œil la réaction de son interlocuteur. Ah, ils avaient bon dos les cabinets de médecins !

Puis, ce sont les livres qui commencèrent à s'effacer. Ils désertèrent les librairies : devenues « non essentielles », ces dernières disparurent rapidement du paysage, la nourriture de l'âme, du cœur et de l'esprit passant après celle de nos artères. Le réchauffement climatique accéléra le mouvement. Afin

de préserver notre poumon vert (au moins un qui échappait au Virus Mutant !), il fut interdit de toucher à la moindre souche d'arbre, à la moindre écorce. Respirer ou éditer, le choix ne fut pas cornélien et les peines les plus lourdes furent requises contre les contrevenants : abattre un arbre était passible, et l'est encore à ce jour, de peines de prison à vie. C'est ainsi que le papier finit par disparaître, lui aussi, de la circulation.

Dans un sursaut d'humanité et pour laisser une trace de notre Histoire, « *Ils* » ordonnèrent la numérisation de chaque récit édité les deux cents dernières années. La majorité des autres œuvres, sans qu'elles soient pour autant désavouées, disparut dans un grand autodafé. Ne subsistent, quelque part dans une place fortifiée secrète et inaccessible pour le commun des mortels, que quelques récits historiques et ancestraux, témoignages de notre Atlantide culturelle.

Me voici donc, ma chère petite maman, ce vendredi 22 juillet 2050, dans cette Très Grande Bibliothèque, assise à cette table, face à des kilomètres de barrettes digitales qu'il n'est nullement nécessaire de toucher pour découvrir les trésors qu'elles recèlent. Il te suffit de pointer d'un regard insistant le titre figurant sur la tranche de la barrette pour qu'apparaisse l'hologramme de son auteur accompagné du synopsis de son roman (tu conviendras que cette consultation très « publique » peut s'avérer délicate selon le type d'ouvrage choisi...). C'est somme toute très pratique ! Le livre te plait ? Grâce à tes lunettes connectées, tu scannes le code-barre situé sur la barrette et hop, le livre est téléchargé sur la puce que ses branches renferment. Pendant une durée limitée bien sûr puisqu'il s'agit d'un emprunt, plus ou moins longue selon le nombre d'écrans à parcourir. Eh oui, les pages n'existent plus, seulement un défilement continu où un surlignement éphémère a pris la place de la corne qui marquait auparavant notre pause dans la lecture. Il ne t'intéresse pas ? D'un balayage de la main, l'hologramme reprend sa place entre ses congénères !

Me voici donc, ma chère petite maman, ce vendredi 22 juillet 2050, à t'écrire sur ces quelques feuilles de papier, vestiges d'une époque révolue et que je conservais soigneusement pour une occasion spéciale et unique puisque ce sont les dernières qui me restent ! 100 ans. J'ai 100 ans ma chère petite maman. Je célèbre aujourd'hui, dans ce lieu précieux et désodorisé, un siècle de mon histoire. Pourquoi ici ? Dans cette bibliothèque ? Le privilège de l'âge ! Oui ma petite maman : j'ai reçu un courrier, très officiel puisque émanant du Ministère de la Culture, m'autorisant, à l'occasion de mon anniversaire, à venir consulter, dans les archives de cette Très Grande Bibliothèque, les œuvres de mon choix. Tu sais, celles qui sont habituellement inaccessibles au commun des mortels ! « *Je ne fais donc pas partie du commun des mortels !* » ai-je instantanément et très prétentieusement pensé à la lecture du billet. Quand j'ai reçu cette invitation, j'ai cru que j'allais défaillir ! Les pensées se

bousculaient dans ma tête, les battements de mon cœur me laissaient à penser qu'ils allaient finir par l'expulser, mon cœur, de ma cage thoracique tant ils étaient violents. On aurait dit qu'il sonnait, mon cœur, comme des cloches à toute volée.

Le temps était compté : je ne pourrais pas rester indéfiniment dans la place. Les titres dans ma tête se bousculaient. Sur lequel des manuscrits qui s'offriraient à moi allais-je jeter mon dévolu ? Même si c'était tout autant le parfum qu'il dégageait que son contenu qui m'importaient, il n'en restait pas moins qu'il fallait que j'en trouvasse un qui me fasse frémir. « *L'écume des jours* » de Vian ? Non, trop prémonitoire avec ce nénuphar poussant sur un poumon. « *La peste* » de Camus ? Même si c'est une grande œuvre, non, du même acabit que le précédent et puis ça suffit les épidémies ! Je voulais quelque chose de plus léger. « *Mouche-toi Cléopâtre* » ? Ah ah ! J'avais bien ri en découvrant ce livre de Françoise Xenakis. Mais non, le format poche ne libérait que peu de temps ses effluves. Il me fallait trouver une œuvre odorante et qui se lise dans un laps de temps relativement court puisque mes heures dans les entrailles de la Très Grande Bibliothèque étaient comptées... « *Le parfum* » ? Je te vois venir ! Humm, c'est une idée mais je te rappelle que je n'avais qu'une journée et une journée ne suffirait pas pour apprécier à sa juste valeur cette œuvre magistrale de Süskind. Je devais trouver quelque chose. Cette occasion ne se présenterait pas deux fois alors il fallait taper juste.

Plus j'y pensais et... moins je trouvais ! Quelle œuvre choisir ? Je décidais de relire l'invitation, peut-être allais-je y découvrir un indice, une émotion qui me mettrait sur la piste ? « *Chère madame. Au nom du Peuple Français, nous, Ministère de la Culture, avons le plaisir de vous convier à l'occasion de votre centième anniversaire à la Très Grande Bibliothèque de Paris. Ce 22 juillet 2050, vous pourrez accéder à votre guise à ses archives et y compulsier pendant une journée tous les ouvrages de votre choix. A votre arrivée, présentez-vous au garde, blabla...* » S'ensuivaient les modalités et recommandations sanitaires et sécuritaires liées à cette excursion exceptionnelle dans le Temple de la Littérature. Un groupe de mots attira mon attention « *tous les ouvrages de votre choix* ». Finalement, Qu'est-ce qui m'importait le plus ? L'odeur ou l'écriture ? La majeure partie des livres que j'avais aimés étaient tous accessibles sur la toile alors que l'odeur, elle, ne l'était pas. J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas de boîtes à odeurs. C'est vrai ça : on peut figer les visages, les paysages, les événements importants de notre vie et tourner les pages d'un album (ancien !) ou les regarder sur un écran mais toutes ces odeurs qui nous ont émotionnellement marqués on ne peut plus les retrouver. Sauf à quelques trop rares occasions où elles surgissent comme une fulgurance et disparaissent sans qu'on ne puisse ni s'y accrocher ni les re-sentir (dans tous les sens du terme), même avec la plus motivée des concentrations.

Si j'étais en quête d'odeurs, pourquoi me limiter à la lecture d'un seul livre ? On y était ! J'allais, pendant cette journée exceptionnelle, m'enivrer de l'odeur des centaines de manuscrits qui

s'offriraient à moi. Ce n'est pas un mais 10, 20, 50, 1000 livres que j'allais toucher, caresser, ouvrir, feuilleter, humer, flairer, respirer, inhaler ! J'avais une journée entière pour imprégner mes narines et mon bulbe olfactif des odeurs du papier et des encres mêlées ! J'avais connu les odeurs de cigarette qui persistaient dans ma cavité nasale des jours après une soirée de fêtes, j'allais retrouver une odeur douce et surannée qui, sniffée à forte dose, persisterait - c'est tout du moins ce que j'espérais – plusieurs jours. Ah ! Quel bonheur ! J'en frémissais d'avance.

Et me voici, ici, en cette fin de journée d'anniversaire, assise à cette table, à t'écrire avec frénésie car l'émotion est vive et tout le sable presque écoulé, à te décrire cette madeleine de Proust. Car oui, ma chère petite maman, j'ai visité les archives. Tu aurais dû voir ça ! Des centaines de livres, que dis-je ? Des milliers de livres alignés sur des étagères installées du sol au plafond ; certains, plus précieux, protégés des assauts du temps dans des vitrines de verre à haute sécurité. Ceux-là étaient impossible à approcher mais j'avais devant moi tout ce qu'il fallait pour assouvir un désir devenu insoutenable puisque accessible. Je devais me raisonner : l'envie était puissante d'en prendre un et de le jeter d'une main une fois toute l'essence de son odeur absorbée tandis que l'autre main arrachait le suivant de son support. Non, j'y allais lentement, délicatement, méticuleusement, avec d'infimes précautions, consciente de la richesse qui m'était offerte. En quelques heures, presque tous ont subi les assauts gourmands de mon reniflement, les yeux fermés, accompagné d'un soupir de bonheur à chaque pêche miraculeuse. Je crois bien que cette orgie d'odeurs me suivra plus longtemps que mes nuits enfumées !

Voilà, ma chère petite maman, ce que je voulais partager avec toi de cette si particulière journée séculaire. Je suis bien, heureuse, apaisée d'avoir pu, une dernière fois, sentir, ressentir, vibrer des odeurs de la Vie. Je dépose tout mon amour sur l'odeur sur ta joue et te dis à bientôt.